

## « Graines de *Malhourtet* » : récit d'une expérience de « jardinage » ethnographique dans un quartier populaire de Millau (Aveyron, 12)

*"Graines de Malhourtet" : Account of an Ethnographic "Gardening" Experience in a Working Class Neighbourhood*

**Katia Fersing**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/9661>

DOI : [10.4000/interventionseconomiques.9661](https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.9661)

ISBN : 1710-7377

ISSN : 1710-7377

### Éditeur

Association d'Économie Politique

### Référence électronique

Katia Fersing, « « Graines de *Malhourtet* » : récit d'une expérience de « jardinage » ethnographique dans un quartier populaire de Millau (Aveyron, 12) », *Revue Interventions économiques* [En ligne], 63 | 2020, mis en ligne le 01 mars 2020, consulté le 24 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/9661> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.9661>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 mars 2020.



Les contenus de la revue *Interventions économiques* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

---

# « Graines de Malhourtet » : récit d'une expérience de « jardinage » ethnographique dans un quartier populaire de Millau (Aveyron, 12)

*"Graines de Malhourtet" : Account of an Ethnographic "Gardening" Experience in a Working Class Neighbourhood*

**Katia Fersing**

---

« Il pousse dans un jardin, plus de choses que l'on y a semé ». - *Proverbe d'origine espagnole.*

- 1 Quel sens les individus donnent-ils au fait d'habiter le quartier de Malhourtet ? Comment se définit et s'élabore la connaissance qu'ils ont de son histoire et le rapport qu'ils entretiennent avec cet espace ? Qu'est-ce qui fait langage commun entre les habitants du lieu ? Si elles permettent de révéler certains usages ou savoirs oubliés pour mieux les connaître, voire se les réapproprier et les transmettre, les mémoires orales donnent à voir, via la mise en perspective des pratiques et des représentations à travers le temps, l'intelligence collective et la diversité des logiques d'action qui caractérisent un territoire donné. Dans quelle mesure pareilles ressources peuvent-elles, considérées de la sorte, contribuer à la revitalisation d'un quartier populaire, voire à l'émergence d'une identité collective en ce lieu ? Un dialogue entre des temps présents, ancrés dans des temporalités différentes, peut-il permettre de ré-enchanter les temps anciens des habitants comme vecteur d'appropriation du temps présent par cette filiation avec la mémoire des temps vécus, dans un présent passé ? Comment puiser ses racines dans le passé, non pas par des ouvrages et des documents historiques qui le muséifient, mais par des pratiques interactionnelles entre les anciens et les jeunes dans différentes formes sociales de réalisation en lien avec la fabrique d'une œuvre collective, comme expression esthétique du politique (Blanc, 2012) entre

différentes personnes impliquées dans ce projet territorial ? L'hypothèse est de dire qu'un travail de recherche appliquée portant sur les mémoires orales d'un quartier peut, s'il est mené en étroite collaboration avec les habitants et les acteurs impliqués dans la vie du lieu, non seulement permettre l'émergence d'une culture commune et territorialisée entre les anciens et les jeunes, les habitants d'antan et ceux d'aujourd'hui, les visiteurs et les locaux, les artistes et les scientifiques, mais aussi contribuer au renforcement des liens sociaux. En invitant les habitants à reconsidérer, à travers les mémoires orales, leur milieu de vie, il s'agit en effet non seulement de réactiver une certaine écoute et connaissance de l'espace et des strates historiques qui lui sont propres, mais aussi peut-être de « reconcentrer la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes au monde ». C'est ce qu'Augustin Berque nomme le processus de « recosmisation ». Bruno Latour parle, quant à lui, d'« écologisation ».

- 2 Depuis la description du quartier jusqu'aux réalisations concrètes et la méthodologie déployée au service de forme culturelle développée, en passant par la gouvernance du projet ou la définition des mémoires orales et du concept des laboratoires culturels (Corneloup, 2009)<sup>1</sup>, je tâcherai de montrer comment tout un quartier s'exprime à travers le projet Graines de *Malhourtet* et tente progressivement de retisser une identité collective dans le temps présent, en lien étroit avec les réalités passées.

## 1. Contexte de la recherche appliquée

- 3 Malhourtet, « Mauvais petit jardin » en occitan, est un toponyme très ancien que l'on retrouve dans différents compoix. Terre de dépaissance sous l'Ancien Régime, puis terre de carrières dont les pierres parsèment encore les ruelles du centre-ville de Millau, Malhourtet, encore appelé le Pays Maigre, fut dans un passé récent terre de vignes fort appréciées, non pas pour le goût du vin qui s'y faisait, mais plutôt pour la sensation d'être là-haut dans un ailleurs de proximité. Beaucoup de millavois, ouvriers ou petits fabricants gantiers, y possédaient en effet un lopin de terre et se réunissaient en famille le dimanche dans leur petite maison de vigne. Ces *ostalons* comprenaient une pièce, avec, en dessous, une cave et une citerne. Mme B. revient sur cette spécificité :

Vous avez vu que Millau, c'est un peu dans une cuvette, au confluent du Tarn et de la Dourbie. Et tout autour, il y avait des vignes. Et ici, ce quartier, ça s'appelait le Pays maigre. Et ça convenait très bien pour la vigne parce que la vigne elle n'a pas besoin de beaucoup de terre, elle va chercher l'eau très profond [...]. Et chacun, enfin, pas tout le monde mais, en tout cas, ceux qui avaient les moyens, ils s'arrangeaient pour avoir un petit lopin de terre tout autour de Millau et ils y construisaient une petite maisonnette où ils se retrouvaient... à cette époque-là, en... 1920 ou 1910, les gens n'avaient pas de voiture, ils ne voyageait pas, leur loisir c'était aller à la vigne, à la maisonnette de vigne, cultiver la vigne éventuellement, faire du vin pour ceux qui avaient suffisamment de terrain. Le grand-père de mon mari par exemple, ses parents avaient acheté un hectare et ça descendait jusqu'à la rue de Malhourtet, voilà [...]. J'ai toujours entendu raconter à mon mari que les dimanches ou les vacances ou tout ça et bien l'activité ça se passait dans les vignes, dans les terrains. Les enfants jouaient, les parents faisaient du jardinage, enfin bon voilà.

- 4 Au milieu des années 60, la Municipalité, alors dirigée par André Maury, motivée par la « crise du logement social » (besoin de reloger des familles vivant dans des conditions précaires et insalubres en centre-ville ou ailleurs<sup>2</sup>, accueil de nouvelles populations suite à la fin de la guerre d'Algérie, arrivée d'habitants des campagnes environnantes),

ou encore pour répondre à une certaine demande sociale d'accès à la propriété privée, décide d'urbaniser le secteur, qui devient alors un des premiers quartiers périphériques de la ville. Diverses transactions, allant de l'achat à l'expropriation, lui permettent ainsi de viabiliser un ensemble de terrains en vue de créer un habitat mixte composé de logements sociaux (édifices HLM), de copropriétés et de pavillons individuels, lesquels se répartissent en petits lotissements autour de placettes aménagées à cet effet ou le long de rues et d'avenues. Les témoins interrogés évoquent la rapidité avec laquelle le quartier est « sorti » de terre : le milieu des années 70 marque en effet l'achèvement des travaux et Malhourtet gardera, jusqu'à aujourd'hui, à quelques détails près, la même physionomie. Mme B. poursuit :

Alors on a construit dans une partie du terrain de mes beaux-parents. C'était la campagne ! [...]. On était là depuis deux ans on a vu construire les HLM et on a vu qu'on avait des voisins qui venaient vivre ici et on était bien content parce que finalement ça fait un quartier qui est un peu en dehors du confluent du Tarn et de la Dourbie ici c'est très ensoleillé.

- 5 Les pionniers, j'entends par là les premiers habitants du quartier, sont issus de la classe moyenne et ouvrière. La modération des loyers des appartements ou du prix des terrains vendus aux particuliers attire de nombreuses familles peu fortunées désireuses d'améliorer leurs conditions de vie (logements « plus spacieux », « propres » et « lumineux », disposant de tout le « confort moderne » en opposition à la vétusté des appartements laissés vacants en centre-ville). L'accès à la propriété privée, véritable facteur d'ascension sociale, encourage également le peuplement : un système de tirage au sort encadre la répartition des lots entre les différents acquéreurs, certains terrains étant mieux situés que d'autres. Mon grand-père a ainsi fait l'acquisition du terrain sur lequel il a fait bâtir sa maison, dans laquelle je vis aujourd'hui. L'analyse des parcours résidentiels révèle trois grands cas de figure : si certains ont directement habité le quartier en construisant leur maison, de nombreux autres ont d'abord occupé un appartement en HLM en attendant de finir les travaux de leur maison, ou avant de se lancer dans l'acquisition d'un terrain voisin pour bâtir. D'autres encore sont restés en HLM, souvent par nécessité, parfois aussi par choix, comme le souligne Monsieur D. dont les parents, originaires d'Algérie, n'ont jamais souhaité déménager du quartier, malgré les invitations répétées de leurs enfants, partis s'implanter ailleurs :

Mes parents ont toujours habité au HLM Eglantiers, ils ne veulent pas partir ailleurs. Ma mère connaît beaucoup de monde, c'est comme la famille, tout le monde se connaît. C'est pour ça qu'elle ne veut pas quitter le quartier, aller à Viastels par exemple. Elle a tout le temps connu le quartier de Malhourtet. Elle a 74 ans ma maman. Maintenant avec la vieillesse, elle a plus de mal à circuler [...]. Et sur le quartier, vous avez tout le temps quelqu'un qui aide une personne âgée, c'est par respect [...]. J'ai une sœur qui leur a proposé une maison vu que maintenant ils sont à la retraite et ils sont que deux, ils ont pas voulu quitter le quartier. Voilà. C'est pour vous prouver que voilà, c'est familial, c'est dur de quitter le quartier où on a vraiment vécu.<sup>3</sup>

- 6 Les témoignages collectés révèlent, comme le montre la citation précédente, un sentiment d'appartenance au quartier fortement marqué, et il est intéressant de noter, s'agissant de la deuxième génération des habitants de Malhourtet, que si certains ont quitté les lieux (pour chercher du travail ou vivre tout simplement ailleurs dans Millau ou dans d'autres villes), de nombreux autres habitent toujours dans le secteur, en maison ou HLM. Les récits font référence à une sorte d'âge d'or du quartier, une époque qualifiée de « plus solidaire ». Les exemples d'entraide entre nouveaux voisins durant la

période de construction des maisons individuelles sont, par exemple, récurrents. De la même manière, l'idée selon laquelle les uns prenaient soin des enfants des autres et inversement est fréquemment invoquée pour illustrer cette solidarité. La représentation d'une époque « plus respectueuse des gens et du lieu », où « le quartier était plus propre et plus entretenu », où « il y avait moins de voitures », revient également très souvent dans les discours recueillis. C'est par exemple le cas de Monsieur B., arrivé en France dans les années 80 :

C'est un quartier qui a beaucoup changé même par rapport aux habitants, c'était pas pareil. Les gens qui étaient ici avant c'était beaucoup mieux que les gens qui habitent ici maintenant [...], c'est à dire avant le quartier il était respecté, beaucoup d'endroit très propres, surtout les pelouses vertes, les stationnements de voiture, les ordures, la poubelle et tout ça. C'était très propre [...], mais les gens maintenant ils respectent pas, ils se mettent n'importe où, les stationnements, ils vidangent les voitures dans le quartier, y'a beaucoup de choses qui ont changé c'est pas comme avant... [...]. Malhourtet, c'est un quartier qui était à l'époque très joli, parce qu'il était très propre, calme, y'avait beaucoup d'habitants, de personnes âgées, de jeunes, c'est à dire que c'était un quartier vivant, c'est pas comme maintenant.<sup>4</sup>

- 7 Cette construction d'un passé idéalisé est à mettre en relation avec le changement progressif de populations au sein des HLM<sup>5</sup>, les nouveaux venus étant rendus responsables de la dégradation des bâtiments, du quartier et de son image. Certains, comme par exemple Madame C., indisposés par les « nuisances » occasionnées, ont finalement décidé de le quitter :

Oui, oh oui. J'y suis pas revenue depuis que je suis partie, oui il a changé ! Moi je suis partie à cause qu'il changeait, alors ! La population a changé dans l'immeuble et partout ! Au départ on était très bien ! D'ailleurs j'ai toujours regretté moi mon appartement là-haut ! [...] Mais c'est l'environnement qui a changé ! Des gens qu'ils ont mis dans les appartements, des gens qui faisaient n'importe quoi ! Ils cassaient tout, ils pissaient partout, y'avait des jeunes qui passaient la nuit dans les couloirs, dans les caves... c'est pour ça que je suis partie ! Ils passaient leur nuit dans la cage d'escalier, ils fumaient, ils crachaient, tu pouvais à peine passer, c'est bon quoi ! Les gens ils avaient des chiens, ils ouvraient la porte, ils sortaient, et ils pissaient dans les couloirs, ça devenait infernal ! Et les caves, c'était des bidonvilles !... sinon je serais jamais partie moi de là-haut, surtout en habitant au rez-de-chaussée, j'avais tous les inconvénients...

- 8 Dans un ouvrage intitulé *Miroirs anthropologiques et changements urbains*, l'anthropologue Barbara Murovich évoque « l'atrophie sociale » des quartiers populaires français, provoquée par « l'exode des éléments les plus dynamiques » (Thibault, 2007, p. 91), les groupes en voie d'ascension sociale. En référence aux travaux de Thibault Tellier, elle pointe du doigt les « situations de procès » (Murovich, 2017, p. 127) qui se créent alors entre individus, à partir desquelles émergent des « acteurs idéologiques négatifs », incarnés, notamment, par la figure des « jeunes » (Althabe, 1993) souvent issues de familles immigrées. À Malhourtet, le nom de certaines familles maghrébines revient ainsi régulièrement dans les discours visant à expliquer les déviances dont le quartier, dans sa partie HLM, a été et continue d'être le théâtre quotidien. Il est, d'autre part, important de souligner le rôle des médias dans la construction de cette nouvelle « altérité territorialisée ».

« Les bandes de jeunes » identifiées à des barbares qui sèment la terreur, déferlent dans les chroniques, réactivant les mythes liés à l'altérité et à la sauvagerie, et influencent de manière durable l'opinion publique. Selon Julie Sedel (2009), à partir de la deuxième moitié des années 90, la violence est désormais la catégorie

d'interprétation la plus évoquée pour expliquer les « problèmes des banlieues. »  
(Murovich, 2017, p. 129)

- 9 Cette mauvaise image semble toujours active : bien qu'on ne parle plus de *Petit Chicago* comme ce fut le cas dans les années 1990<sup>6</sup> lorsqu'on se référait à Malhourtet, le Directeur de l'Office Public de l'Habitat me faisait ainsi récemment part des réticences exprimées, encore aujourd'hui, par les demandeurs de logements sociaux lorsqu'on leur propose un appartement dans le quartier : « c'est difficile de sortir de cette logique » soulignait-il. Au même titre qu'Haute-pierre pour les Strasbourgeois, Malhourtet constitue le lieu de l'altérité millavoise. Se sentant blessés par l'image négative qui en est donnée, les habitants ripostent. La stigmatisation fait naître, en effet, « la volonté de dé-iconiciser la déviance » se traduisant par « une fabrique interne d'images positives, autant de tentatives de revalorisation de soi à travers la création d'une région morale » (Murovich, 2017, p. 155) :

L'école est très bien, elle a une mauvaise réputation qui est fausse. On y travaille très bien, avec de très bons instituteurs et institutrices, c'est un lieu qui est agréable, les grandes baies, le soleil alors qu'en ville ils ne voient pas le soleil, alors qu'ici... ce qui lui colle à la peau c'est vraiment... et pourtant je parle de... moi j'ai été ici en 75 ! Alors, tous ceux qui veulent travailler ils peuvent travailler ! celui qui veut ne rien faire... moi je trouve que c'est un très bon quartier. J'étais comme certains, parce que si on ne le connaît pas le quartier, si on n'y a jamais habité, on se fige on vous dit oh Malhourtet c'est que la racaille c'est que... mais moi je suis... quand je me suis marié j'ai habité aux HLM Le Muguet et ma femme qui n'est pas d'ici non plus s'est plu au quartier et on a acheté un terrain juste en dessous là et on est là depuis 80 ! Enfin on était dans les HLM en 75 et on a déménagé en 80.  
(Monsieur F.)

- 10 Selon une ancienne institutrice de l'école, de 1985 à 1998, les effectifs de l'école de Malhourtet ont considérablement baissé : elle a subi les conséquences de la réputation du quartier et du vieillissement de la population. En 1998, elle a d'ailleurs été rebaptisée Groupe Scolaire Jean-Henri Fabre, nom du célèbre entomologiste aveyronnais, l'objectif étant alors de revaloriser son image. En parallèle, les initiatives individuelles ou collectives se sont multipliées au service du développement et de la cohésion sociale. Le début des années 70 a ainsi été marqué par une mouvance du catholicisme social qui a engendré la construction d'une salle paroissiale implantée au cœur du quartier et a ainsi permis la mise en place d'une offre culturelle, culturelle et sportive à destination de l'ensemble des habitants. Des associations locales telles que Myriade se sont également appuyées sur les habitants pour proposer des séances d'aide aux devoirs ou d'alphabétisation. Les habitants eux-mêmes se sont organisés pour obtenir l'ouverture d'une ligne de bus reliant le quartier au centre-ville de Millau. Créé en 1994 et installé au rez-de-chaussée d'un des HLM, le Centre Social Cause propose encore aujourd'hui de nombreuses activités adressées à tous (p. ex. la soirée châtaignes, le carnaval du quartier, la fête de quartier, etc.). Le constat dressé par les travailleurs sociaux, tous habitants à l'extérieur de Malhourtet, fait cependant état des difficultés rencontrées pour mobiliser des personnes vivant en maisons individuelles. Ajouté à ce phénomène d'entre soi, ils mettent l'accent sur « l'isolement » des personnes qui constitue, de leur point de vue, un autre frein à la mobilisation collective : « *susciter l'implication des habitants dans les projets n'est pas chose facile, ce sont souvent les mêmes personnes qui participent et sont force de proposition* ».
- 11 Implantée depuis une dizaine d'années à l'emplacement de l'ancienne salle paroissiale, l'école de La Calandreta<sup>7</sup> compte, parmi ses effectifs, peu d'enfants habitant le lieu. Elle

n'entretient que peu de liens avec l'école publique Jean-Henri Fabre située plus en contrebas. Cette dernière constitue, quant à elle, un véritable espace de convergence entre les populations locales issues des divers milieux sociaux. Une association de quartier, les Habitants de Malhourtet, dont les membres sont, pour la plupart, retraités, organise régulièrement des parties de belote ou des repas, mais l'information ne circule pas vraiment au-delà du cercle des initiés. Peu de gens, dans le quartier, connaissent l'existence de cette association qui a pourtant été dynamique et a compté de nombreux adhérents parmi les habitants (organisation de repas de quartier, etc.). La Présidente de l'association soulignait ainsi que les membres actuels vivent, pour la plupart, dans d'autres parties de la ville.

- 12 L'on constate donc, de façon générale, une certaine segmentation du tissu social à l'échelle du quartier. Plusieurs facteurs semblent être en cause : ajoutée à la topographie pentue du lieu, la répartition géographique de l'habitat s'avère ainsi plus propice aux petites réunions (à l'échelle d'une placette, d'un bas d'immeuble, d'une impasse, d'une rue ou d'un lotissement). Plusieurs témoins rencontrés dans le cadre d'enquêtes exploratoires ont ainsi souligné le manque d'échange et de communication entre les individus, et ce, quel que soit le type d'habitat considéré (l'absence de lien se vérifie en effet tout autant entre les habitants des immeubles qu'entre les habitants des immeubles et ceux des maisons individuelles). Malhourtet constitue une juxtaposition de plusieurs micro-quartiers aux enjeux, perceptions et styles de vie très diversifiés.

## 2. Relation du chercheur au quartier de Malhourtet

- 13 En 2010, lorsque mon grand-père a exprimé le souhait de partir vivre en maison de retraite, mon conjoint et moi avons décidé, en accord avec lui, d'occuper son logement. Doctorante en anthropologie, j'étais alors également chargée de mission Patrimoine et Culture à l'Office de Tourisme de Roquefort-sur-Soulzon, pour lequel je réalisais une recherche appliquée autour des mémoires orales de l'AOP Roquefort<sup>8</sup>. En 2012, alors que mon grand-père quittait ce monde, naquit notre premier enfant. Trois ans plus tard, son entrée à l'école maternelle située à quelques centaines de mètres du domicile familial modifia en profondeur ma relation au quartier : si je m'étais jusqu'ici contentée d'échanges courtois et amicaux avec le voisinage, je plongeai, de par la fréquentation quotidienne de l'établissement et mon adhésion progressive à l'association des parents d'élèves, au cœur des réalités sociales et culturelles de ce quartier populaire. L'école constitua, en quelque sorte, un premier terrain d'observation, sur lequel je me confrontai à cette fragmentation du tissu social s'exprimant notamment par l'existence de différents groupes bien souvent définis autour d'un entre-soi communautaire, et inégalement représentés dans la vie politique de l'établissement, qu'il s'agisse des instances décisionnaires ou associatives. Comment appréhender, dès lors, les discours fondés sur la dénonciation d'un manque d'implication dans les initiatives collectives, allant parfois même jusqu'à taxer les personnes visées d'« assistées » ou de « consommatrices » ? Était-il possible de renverser l'ordre établi voire même de susciter des envies d'engagement ?
- 14 La réaction publique de la communauté musulmane, fortement représentée à Malhourtet, face aux attentats de Charlie Hebdo en janvier 2015, fut également déterminante quant à mon désir d'implication dans la vie du quartier : le fait qu'elle affirme officiellement, au risque de se voir pointée du doigt, son soutien et sa solidarité

envers la cause républicaine en défilant dans les rues de la cité, m'amena en effet à interroger le processus de stigmatisation dont ce collectif et, plus largement, l'ensemble des groupes ethniques minoritaires avaient fait l'objet depuis tant d'années. Quelle place occupaient-ils dans la vie du quartier, et plus largement dans la société millavoise ? Dans quelle mesure et sous quelle(s) formes ces divers groupes étaient-ils représentés dans l'espace public ? Selon Barbara Murovich (2017), « la stigmatisation n'est qu'une conséquence de la structuration globale de la société française qui fait peser sur les quartiers populaires l'échec des politiques dites "d'intégration" » (p. 272). L'auteure cite Loïc Wacquant qui, reprenant les théories de Goffman, les fait évoluer vers le concept de stigmatisation territoriale :

Perçue comme des « purgatoires urbains », synonymes de vice et de violence, la saleté qui caractérise les quartiers populaires se superpose alors au stigmate de la pauvreté et de l'origine. Une situation de procès se met en place : frappés par la stigmatisation, les résidents s'accusent mutuellement des maux du quartier et s'érigent réciproquement en « acteur idéologique négatif » [...]. Les pouvoirs politiques et les relais médiatiques ont un rôle crucial dans la production des stigmates [...]. Selon Wacquant, « la stigmatisation serait productrice non seulement d'entre-soi, mais également "d'anomie culturelle" et "d'atomisme social" ». (Murovich, 2017, p. 127 et 133)

- 15 Comment situer Malhourtet et ses habitants dans pareil contexte ? À l'instar de Barbara Murovich (2017), animée par la volonté de « sortir de l'analyse des difficultés des quartiers, sans pour autant nier ou minimiser la question des inégalités sociales ou celle de la stigmatisation, mais préférant la lecture des transformations à celle des déviances » (p. 72), je pris donc le parti de « montrer que la fabrique sociale continue » (p. 269) à Malhourtet, à travers des formes de résistance, de riposte et d'invention, assumant alors pleinement mon désir d'être impliquée, de façon « maîtrisée » pour reprendre les termes de Gérard Althabe (1993, p. 133), dans ces différents processus. Dans quelle mesure pouvions-nous, en effet, inverser la tendance, créer de nouvelles « images identifiantes »<sup>9</sup> et travailler ensemble à l'émergence d'une identité collective dans laquelle toutes les communautés puissent se reconnaître ?
- 16 J'ai convoqué, pour ce faire, l'ensemble des outils théoriques et méthodologiques déployés dans le cadre de mes autres travaux de recherche<sup>10</sup> : d'une ethnologie pragmatique du proche en milieu rural, je suis ainsi passée à une ethnologie pragmatique du très proche en milieu urbain. Intitulée *Graines de Malhourtet*, une recherche-action a pris forme pour donner un cadre opérationnel à cette démarche. Le concept de laboratoire culturel et récréatif en a également inspiré l'élaboration.

### 3. Les mémoires orales comme ressources clés

- 17 Le laboratoire culturel et récréatif constitue une sorte de « Tiers lieu » (Oldenburg, 1989) au sein duquel les acteurs du développement local et les habitants se rencontrent pour échanger et amorcer ensemble l'élaboration d'une forme culturelle spécifique à partir d'un ensemble de ressources naturelles et culturelles, matérielles et immatérielles (histoires locales, patrimoines divers, savoirs et savoir-faire, mais aussi technologies, design, etc.). La mise en commun de ces différentes ressources et compétences favorise l'émergence d'une orientation culturelle du collectif en lien étroit avec le lieu. D'après le sociologue Jean Corneloup, il y a alors création d'un système culturel localisé propice au renforcement de l'identité territoriale et à la

création d'une économie complémentaire : il s'agit de créer une chaîne culturelle de la valeur qui soit la plus développée et cohérente possible, « ce qui permet de constituer un capital culturel spécifique pour alimenter un avantage concurrentiel et distinctif par rapport aux autres, renforcer son ancrage territorial et répondre à cette demande sociale » (Corneloup, 2009). L'ingénierie culturelle permet alors de rendre opérationnelle la forme culturelle définie préalablement : il s'agit en effet de décliner les différents matériaux, ressources physiques et immatérielles, personnelles et moyens financiers mobilisés pour développer cette forme localisée. S'ensuit un ensemble d'opérations de traduction (au sens de Callon) pour favoriser l'adhésion publique et convaincre les décideurs de l'utilité et de l'intérêt de ce positionnement.

- 18 Les mémoires orales et l'approche ethnographique de ces dernières constituent ici les ressources mobilisées par le collectif pour élaborer la forme culturelle. Ce processus filaire ne s'inscrit pas dans un rapport nostalgique au passé. En référence aux écrits de Florence Weber (1981), la perspective esthétique n'est pas non plus la finalité de cette approche, comme cela a été reproché aux « ethnologues de Minot ». En laissant surgir la parole et en laissant chacun se dire, une histoire sociale du lieu s'est constituée exprimant le bien vivre, les souffrances et les jeux sociaux (tensions, lésions, positions sociales, etc.) qui organisent la vie du quartier. Cette intervention ne s'inscrit pas non plus dans une pratique d'historienne souhaitant comprendre le passé, le mémoriser et en faire un objet de compréhension des formes de vie d'autrefois bien que l'approche ethnographique ait en ce sens apporté de nombreux éléments. Rien de tout cela : cette recherche-action a plutôt cherché à puiser dans le passé des outils permettant de questionner l'habitabilité (Corneloup, 2009) dans le temps présent et d'en extraire des ressources pour élaborer un projet culturel de développement local.
- 19 Aux origines de ce travail, une intention profonde, celle de porter attention aux individus, au collectif ou au milieu, dans l'objectif de mieux comprendre comment ils interagissent, bien entendu, mais pas seulement : il s'agit, en effet, d'identifier les lésions de ce collectif, d'en saisir les causes afin de trouver, faisant appel à l'intelligence du lieu et à la capacité de ses habitants, des solutions localisées pour les résorber. Je rejoins ici la théorie du CARE spatial développée par Michel Lussault (2013). Pourquoi vouloir prendre soin des autres ? À l'encontre des propos de Brossat (2008), je considère que la culture et l'habitabilité récréative (Corneloup, 2009) permettent d'inventer de nouveaux espaces de cohésion sociale fondés sur l'ouverture du regard, le respect de l'altérité et la connaissance du milieu que l'on habite et qui nous constitue. Habiter la terre par la médiance (Berque, 2014) permet en effet de « réancrer » et de réinvestir les lieux de vie par la constitution de mondes communs entre habitants.

## 4. La méthodologie participative au cœur du processus

- 20 La démarche méthodologique ne consiste pas seulement à présenter l'ingénierie de la collecte des données, mais l'intelligence méthodologique en lien avec le projet de recherche et le cadre théorique référent. Ancrée dans un renouvellement de l'action publique (Lascoumes et Le Galès, 2012), la mise en place d'une recherche-action participative (RAP) modifie la façon de penser le développement local en lien avec les sciences pragmatiques (Kalaora, 2013). Cette co-construction du savoir et des modes d'action profane et sacré participe de ce processus de problématisation de la démarche

d'intervention. Sur le terrain, cette RAP s'est construite en lien étroit avec les problématiques sociales et culturelles observées et celles soulevées par les différents partenaires (écoles et Centre Social). Un comité de pilotage<sup>11</sup> a été créé afin de définir collectivement les contours de la forme culturelle. Une triple méthodologie participative inspirée des travaux menés à Roquefort a constitué la clé de voûte du projet :

- 21 1) dans un premier temps, des recherches ont été menées autour de l'histoire du quartier, et ce, sous plusieurs formes :
- des enquêtes ethnographiques ont été réalisées par les enfants des écoles et par les adhérents du Centre Social (notamment le groupe des adolescents) ou par des habitants auprès d'autre habitant autour des évolutions des usages et des représentations du lieu, mais aussi des thématiques spécifiques telles que la notion d'exil ou le rapport au « sauvage » ;
  - des sorties ont été réalisées par les enseignants et leurs élèves (maternelles, primaires) dans le but de faire l'expérience spatiale du lieu et d'approfondir la connaissance du quartier, l'espace proche devenant alors, au même titre que les démarches d'investigation, un support propice au développement d'apprentissages attendus par le socle commun (mathématique, botanique, architecture, etc.) ;
  - des réunions thématiques (odonymie, toponymie) ont été organisées au Centre Social ;
  - diverses recherches ont été menées aux Archives Municipales, notamment avec le groupe adulte du Centre Social ;
  - des archives photographiques ont été collectées.

**Photo 1. Le processus d'enquête dans les écoles et au centre social**



Légende : (a) 30 décembre 2017, les ados du Centre Social en entretien avec Monsieur B., arrivé dans le quartier en 1982 ; (b) 14 mars 2018, les élèves de l'école Jean-Henri Fabre en entretien avec M. Saint-Pierre, Maire de Millau, originaire du quartier de Malhourtet ; (c) 12 février 2018, les élèves de l'école La Calandreta en entretien avec Mme Cance, habitante du quartier depuis 1970 ; (d) recherche menée le 21 mars 2018 aux Archives Municipales avec certains membres du groupe adulte du Centre Social.

Source : K. Fersing

- 22 2) Analysé, l'ensemble des données collectées a ensuite fait l'objet d'une réappropriation collective créative ou artistique (productions écrites, plastiques, sonores, visuelles). Un ensemble de biens culturels communs est ainsi né de ces différents processus. À travers la mise en commun des différentes ressources et compétences, l'orientation culturelle du collectif émerge peu à peu.

Photo 2. Exemples de productions plastiques réalisées dans les écoles



Légende : (a) illustration de la légende du Drac et du cep de vigne ; (b) projection d'un album sonore et illustré mettant en scène habitants du quartier et personnages imaginaires ; (c) réalisation d'une maquette du quartier (4m x5m) ; (d) exposition botanique suite à une collecte de fleurs réalisée dans le quartier

Source : K. Fersing

- 23 3) La création de la chaîne culturelle de la valeur n'est cependant rendue possible qu'à travers la dernière étape du processus, celle de « l'amplification publique » qui va permettre de concrétiser le système culturel localisé : l'objectif était donc ici de porter ces ressources à la connaissance de tous, non seulement à l'échelle du quartier, mais aussi de la Ville de Millau. Pour ce faire, divers événements culturels et festifs ont été organisés pour valoriser l'ensemble des biens communs, chaque « temps fort » faisant l'objet d'une communication spécifique (distribution de flyers personnalisés dans les boîtes aux lettres des maisons et des immeubles du quartier, affichage plus ou moins étendu, parutions presse, annonces via les radios locales). L'exemple du carnaval organisé en 2018 et 2019 reste cependant particulièrement révélateur de la forme culturelle élaborée autour des mémoires orales et des effets sociaux engendrés par l'ensemble du projet *Graines de Malhourtet*. J'en proposerai donc en suivant une description approfondie assortie d'une approche plus critique puisqu'en tant que « cadre privilégié, facilitant la réalisation des exercices rituels [...] on peut alors prendre comme objet d'enquête » (Agier, 2000).

## 5. « Malhourtet mon quartier c'est ton carnaval, le Drac et le cep de vigne, une histoire pas banale ! »<sup>12</sup>

- 24 La mobilisation de carnaval dans le cadre du projet n'est pas un hasard. Il est tout d'abord important de souligner que ce rite calendaire faisait, depuis deux ans, l'objet d'une déambulation co organisée par l'école Jean-Henri Fabre et le Centre Social : certains « principes universaux » (Gauthard, 2014), tels que la parade, le déguisement ou l'accompagnement musical étaient ainsi déjà actifs. L'école de La Calandreta célébrait, quant à elle, carnaval de son côté, à l'intérieur de ses propres locaux. À travers le projet *Graines de Malhourtet*, l'intention a donc été de renforcer la portée

culturelle et sociale de pareil événement : en réunissant l'ensemble des acteurs autour d'un temps ritualisé et d'un imaginaire commun ; en reliant, à travers l'itinéraire de la déambulation, les zones d'habitats collectif et pavillonnaire ; en lui conférant une dimension symbolique intrinsèquement liée à l'histoire du lieu. Carnaval a alors été envisagé comme un « cadre privilégié, facilitant la réalisation des exercices rituels [...], la ritualisation étant le lieu qui permet la mise en scène de l'identité » (Agier, 2000).

- 25 Pour ce faire, un mythe fondateur a été créé à partir des matériaux ethnographiques collectés combinés à certains motifs puisés dans les contes et légendes. L'urbanisation du quartier (conversion des terres de dépaissance en terres viticoles puis urbanisées), l'arrivée des différentes populations (locales ou issues de l'immigration) ou encore la mauvaise réputation de Malhourtet ont ainsi été invoquées de manière métaphorique à travers le récit d'un combat entre deux êtres mythiques : le Drac, démon bien connu dans les vallées et sur les causses alentour, et le cep de vigne, le premier refusant catégoriquement l'accès des lieux au second. Sans rentrer ici dans les détails de l'histoire, je me contenterai de revenir sur le processus qui a découlé de cette création narrative : je suis tout d'abord allée raconter cette histoire dans les deux écoles et au Centre Social. Nous avons ensuite donné corps aux différents personnages (fabrication collective du Drac et du cep de vigne) avant de décider ensemble de l'itinéraire à suivre lors de la déambulation carnavalesque. Tout en tenant compte de différentes contraintes (sécurité du cortège, longueur du parcours, durée de la déambulation) et des objectifs précédemment énoncés (créer du lien entre les collectifs et entre les habitats du quartier), nous avons défini les « pôles de l'espace festif » (Fabre, 1977, p. 28) : ici, La Calandreta est devenue tanière du Drac ; là, l'école Jean-Henri Fabre a incarné le lieu où le cep planta racine ; quant aux placettes des lotissements, elles se sont tour à tour transformées en champs de bataille dont les traces sont encore perceptibles dans l'espace... L'ethnologue Daniel Fabre (1977) dirait qu'« ainsi, dans le temps rituel, s'est dessiné une topographie, un espace à paliers dont tous les lieux ont un sens symbolique et social » (p. 27). Nous avons pu compter sur l'aide de comédiens professionnels, également parents d'élèves, pour mettre en scène le récit.

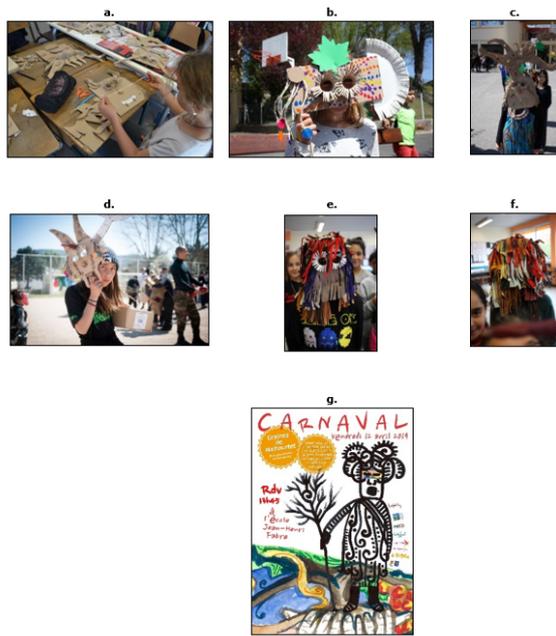
Photo 3. Le processus carnavalesque en images



Légende et sources : (a) transmission à l'école Jean-Henri Fabre (source : V. Mercier) ; (b) fabrication du corps du Drac au Centre Social (source : K. Parsing) ; (c) fabrication de la tête du Drac avec des parents d'élèves (source : K. Parsing) ; (d) le Drac porté par un adulte et divers enfants (source : N. Prats) ; (e) le cep de vigne (source : C. Bizard) ; (f) ou l'épouvantail, qui fait office de contour tout au long de la déambulation, fabrique un kern avec l'aide d'un enfant dans un petit pré pour évoquer le pacte passé entre le Drac et le cep de vigne (source : C. Bizard) ; (g) défilé dans le quartier avec, en tête, un groupe de percussionnistes venu accompagner gracieusement la manifestation (source : C. Bizard) ; (h) défilé dans le quartier (source : N. Prats) ; (i) la création du Drac (source : N. Prats) ; (j) affiches et flyers de l'événement créés à partir d'illustrations réalisées par les enfants des écoles après avoir entendu la légende du Drac et du cep de vigne (chaque affiche est un mélange d'éléments provenant des deux écoles).

26 Et, si la force du rite carnavalesque réside en sa capacité à ne pas rester figé<sup>13</sup>, la tradition orale, en perpétuelle évolution elle aussi, est venue lui offrir, l'année suivante, de nouveaux ressorts narratifs : personnage légendaire et carnavalesque, figure du désordre en même temps qu'incarnation d'un rapport étroit entre l'être humain et son milieu de vie, l'Homme Sauvage a surgi du néant au cours de la déambulation 2019 pour réclamer sa part d'existence dans le mythe fondateur du quartier de Malhourtet... À travers lui, c'est aussi le sens des carnivals et des mascarades traditionnelles que nous avons souhaité interroger. La question du masque est apparue en ce sens fondamentale pour favoriser l'immersion corporelle des carnavaliers dans la fiction mythologique. Nous avons donc travaillé, accompagnés par des artistes plasticiens<sup>14</sup>, à la fabrication de masques à partir de matériaux de récupération, créant, par là même, une véritable esthétique du mythe.

Photo 4. La fabrication des masques



Légende et sources : (a) atelier fabrication (source : N. Pratz) ; (b) Masque de Cep de vigne (source : K. Fersing) ; (c) Autre masque de Cep de vigne (source : K. Fersing) ; (d) Masque de Drac (source : P. D'Andurain) ; (e) et (f) Masques d'Hommes sauvages (source : K. Fersing) ; (g) Affiche 2019 (source : K. Fersing).

- 27 Désignés comme chefs de file des bandes de masques, des masques « totems » Drac et Cep de Vigne ont été créés et portés par des parents volontaires. L'Homme sauvage était quant à lui incarné par une des comédiennes de la Cie La Manivelle. Contrairement à la précédente édition, où le Drac avait fait l'objet de la crémation finale (il était alors tenu pour principal responsable des maux du quartier), nous avons opté, en 2019, pour un camentran symbolisant les médias de masse, considérant qu'ils ont une part de responsabilité dans le délitement des liens sociaux, mais aussi dans le faible intérêt porté aujourd'hui à l'environnement proche, naturel ou culturel. L'idée étant donc ici d'inviter le public à renouer avec l'intelligence du collectif, mais aussi des lieux, bien souvent au centre des récits de tradition orale.

Photo 5. Intégration des masques à la déambulation carnavalesque (avril 2018)



Légendes et sources (a) et (b) : les masques totems du cep de vigne et du Drac portés le jour de la déambulation (sources : N. Prats et P. D'Andurain) ; (c) l'Homme sauvage (source : P. D'Andurain) ; (d) L'épouvantail incarnant le rôle du conteur, accueillant ici les carnavaliers aux côtés du caramentran formé d'un tas d'écrans télévisés arborant des personnages de conte traditionnels détournés au profit de publicités mensongères (source : P. d'Andurain) ; (e) l'épouvantail racontant la légende, perché sur le portail d'une maison. Au balcon derrière lui, une habitante enthousiasmée est sortie de chez elle pour écouter le récit. (Source : P. d'Andurain) ; (f) sur une des placettes traversées, les enfants écoutent le récit du conteur sous l'œil attentif et mystérieux du Drac (source : P. d'Andurain) ; (g) la crémation finale du caramentran (source : P. D'Andurain).

## 6. Mesurer les effets

- 28 Les effets de la manifestation ont été mesurés en considérant divers éléments : du point de vue social (1), carnaval et, plus largement, les différents volets du projet Graines de Malhourtet (notamment la réalisation des entretiens ethnographiques), ont favorisé la création de nombreuses interactions entre les classes sociales, les générations, les individus et les collectifs. Des réponses ont été apportées aux problématiques dégagées par les différents partenaires (le Centre Social a touché de nouveaux publics, l'école de la Calandreta s'est « ouverte » sur le quartier, l'école Jean-Henri Fabre a pu compter sur l'implication de nombreux parents d'élèves, notamment au travers de l'association des parents d'élèves).
- 29 Les effets sont également mesurables du point de vue pédagogique (2) : le propos était, à travers la démarche de collectage, le processus de création artistique associé et les différentes sorties (botanique, mathématique, architecturale, poétique, etc.) organisées par les enseignants, de dynamiser l'intérêt que les plus jeunes portent à leur quartier et le territoire auquel ce dernier se rattache, autrement dit aux éléments qui constituent un premier rapport quotidien au monde. Il s'agissait, dans un même temps, de les inviter à faire l'expérience du lieu, d'en enrichir leur compréhension en s'intéressant au détail de l'action sociale, publique et collective (Piette, 1996) en révélant leur contexte d'émergence et d'appropriation. Véritable épine dorsale du projet, la démarche ethnologique en lien avec la pédagogie d'investigation (Charpak, 1998) a fait office de catalyseur multipliant les situations concrètes au cours desquelles les enfants ont expérimenté de nouveaux rapports aux disciplines et apprentissages pédagogiques : maîtrise de la langue par le langage écrit et oral, références continues aux cultures humanistes et aux sciences expérimentales, utilisation des nouvelles technologies (ordinateur, logiciels tels qu'Excel, Word, Photoshop, In Design ou Sound Studio,

photographie, techniques d'enregistrement et de retranscription), apprentissages et mises en pratique de la méthodologie d'enquête et des outils propres à l'ethnologie, éducation artistique et musicale... À titre d'exemple, on peut évoquer la maîtrise de la langue mise en pratique à travers le simple fait d'oser communiquer avec ses camarades ou des adultes, écouter autrui, questionner son interlocuteur, demander des explications ou des précisions, se servir de sa mémoire pour conserver le fil de la conversation, attendre son tour pour s'insérer dans la discussion, construire des questionnaires et les formuler dans le souci d'une bonne compréhension, rédiger divers types de textes (articles de presse, lettres de demande d'autorisation pour des visites, affiches, comptes rendus, invitations ou encore retranscription d'entretiens). La maîtrise du langage de l'évocation est, quant à elle, sous-jacente à l'acte de rapporter un événement, un récit, une information, une observation en se faisant clairement comprendre, synthétiser une ou plusieurs idées, débattre pour organiser les productions du groupe, relater des faits observés ou vécus en décrivant, en analysant ses actions, ses attitudes, ses productions ou adapter l'exposé à ses interlocuteurs afin de le rendre intelligible. En dépassant les cadres de l'enseignement classique et traditionnel, l'école a su provoquer un ensemble d'interactions avec son milieu et l'activation d'une certaine habitabilité du lieu. Ce projet a ouvert, par là même, de nouvelles perspectives quant au rôle des établissements scolaires dans la cité, mais aussi celui de l'ethnologie et des mémoires orales au sein de l'école.

- 30 Du point de vue culturel (3), carnaval a non seulement permis l'émergence d'un imaginaire vécu et partagé au travers de pratiques artistiques et performatives, mais aussi une certaine réappropriation de l'espace public à travers l'expérimentation collective de l'espace du quartier. Selon Michel Agier (2000), « si l'identité est attachée au sol où elle naît et dépend des contextes sociaux et politiques qui la suscitent, la mise en scène de l'identité, elle, nécessite une création culturelle. Laborieux, réfléchi, plus ou moins bien informé selon les sujets, le travail de création est de la culture en train de se faire » (p. 204). L'expérience carnavalesque constitue en ce sens une création culturelle bien ancrée dans la terre du Pays Maigre : le mythe fondateur, dont les chants et ritournelles semblent désormais habiter le quotidien des habitants (ceci m'a été rapporté par de nombreux participants *a posteriori*), est inscrit dans les mémoires : il constitue le récit commun expliquant la création et l'histoire du lieu. Venant prolonger le rite, l'inscrivant dans le temps et l'espace, la fresque réalisée durant les étés 2018 et 2019 dans le cadre d'ateliers participatifs organisés par le biais du Centre Social<sup>15</sup> témoigne pleinement du processus de patrimonialisation dont le mythe fondateur a fait l'objet. Implantée dans l'espace public, à l'entrée du quartier, sur un mur long de 80 mètres appartenant pour partie à la Ville et pour partie à un privé, cette création collective représente le Drac et le cep de vigne, mais aussi la diversité culturelle du quartier, les étapes de son peuplement et de son urbanisation (ces diverses notions sont symbolisées par une série de jambes, pieds et chaussures portant la banderole du Drac sur laquelle est inscrit « Graines de Malhourtet »). La fréquentation chaque jour plus enthousiaste des participants aux ateliers de création et les réactions enjouées et reconnaissantes des passants à la vue du travail accompli révèlent l'impact d'une telle initiative en termes de production d'images positives et valorisantes. Un film a d'ailleurs été réalisé pour rendre compte de ces répercussions.

Photo 6. Fresque finalisée du mythe fondateur



Source : K. Fering

- 31 Si la Ville de Millau, très attentive à ce projet, a manifesté son soutien au travers d'une subvention, mais aussi en nous accordant l'autorisation de peindre sur son mur et en nous accompagnant dans les démarches administratives et logistiques liées à l'organisation des ateliers (sécurisation des voies de circulation), elle a également grandement contribué, une fois la fresque réalisée, à sa valorisation publique tant sur les plans politique que symbolique : en l'intégrant au dispositif « Parcours d'Artistes » et en inscrivant son inauguration au programme des Journées Européennes du Patrimoine 2018. Sorte de rite de passage, ce temps officiel en présence des élus locaux, des partenaires du projet et des habitants, a marqué l'entrée de la fresque dans le domaine du patrimoine commun. L'événement a été suivi d'un repas de quartier organisé par le Centre Social : les participants, nombreux et issus de divers horizons (maisons individuelles, HLM, habitants du quartier ou de Millau), ont pu assister à des projections photographiques retraçant les différentes étapes du projet, et ont découvert le film revenant sur le processus de création de la fresque. La presse locale a constitué, enfin, un relai intéressant du point de vue de la communication autour du projet, renouvelant ainsi le discours et les images, souvent négatives, qui pouvaient être véhiculées.
- 32 Malgré le fait que carnaval ne cherche pas à s'inscrire dans une quelconque logique marchande, le champ de l'économie sociale et solidaire (4) apparaît comme un cadre de référence tout à fait intéressant pour mesurer les effets engendrés d'un point de vue économique : l'intervention des artistes (notamment la compagnie La Manivelle et l'association l'Univers Théâtre) a, en effet, demandé un certain investissement financier de la part des partenaires. Appuyées par une subvention municipale et les associations des parents d'élèves, les écoles ont ainsi pris en charge la réalisation des ateliers de fabrication des masques. Le Centre Social également. L'association la Tortuga, quant à elle, a financé la partie mise en scène de la déambulation. La création et la vente collective d'un calendrier mettant en scène les masques dans le quartier pourrait ainsi permettre à chacun de couvrir les frais occasionnés. L'édition de livrets constitue également une piste intéressante : le premier pour mettre en lumière les coulisses du projet dans son ensemble, le second pour illustrer le mythe fondateur du quartier. La commercialisation de ces biens communs permettra donc de générer une économie propre au projet. Il est important d'ajouter à ce modèle l'importance des implications bénévoles sans lesquelles nombre d'actions n'auraient pas pu voir le jour. Pour terminer et élargir l'approche économique à l'ensemble du projet, il est intéressant de noter le soutien à la fois matériel et financier apporté par certaines entreprises privées pour la réalisation de la fresque, ainsi que la subvention globale octroyée par l'Office Public de l'Habitat.
- 33 Je clôturerai l'analyse des effets produits par la dimension réflexive (5) appliquée à mes propres pratiques : à la fois instigatrice et coordinatrice du projet Graines de *Malhourtet* à travers l'association La Tortuga, également habitante du quartier, parent d'élève et chercheuse, j'ai occupé, et occupe toujours aujourd'hui, une posture multipositionnelle (Murovich, 2017, p. 81) dont il semble important d'envisager les limites et les potentialités. En effet, « constater que le chercheur est un des acteurs du jeu social dont

il s'est donné la tâche de rendre compte [...] permet de traiter l'enquête elle-même comme un terrain d'investigation ; la manière dont l'ethnologue est produit en "acteur", les transformations dont sa position est le cadre, les relations dans lesquelles il est impliqué font partie de l'univers social étudié et sont élaborées par le mode de communication dont il construit les termes » (Murocivh, 2017, p. 44). Le fait d'inscrire la recherche dans un vécu quotidien du lieu a grandement favorisé mon immersion au sein d'un collectif en devenir : l'école a joué, en ce sens, un rôle fondamental. Le fait de m'y rendre chaque jour m'a, par exemple, permis d'observer les multiples interactions à l'œuvre. Au fil des jours, une familiarité s'est construite avec diverses personnes. Intégrer l'association des parents d'élèves a renforcé ma connaissance du tissu et des problématiques sociales au centre desquelles l'école se situe. J'ai également mieux compris la nature des enjeux et des liens existants entre les différents acteurs locaux (écoles, Centre Social, mairie). J'ai, durant toute cette période, adopté une posture d'observation flottante, apprivoisant et me laissant apprivoiser par mes interlocuteurs, construisant avec certains des relations de confiance. Cette posture multi-située a favorisé, de par la diversité des situations sociales vécues, le déploiement d'une ethnographie pragmatique et interactionniste que l'on pourrait rapprocher des théories de l'innovation développées par Michel Callon (2006) et Bruno Latour à travers la figure de l'acteur-réseau : j'ai, en effet, cherché à mobiliser un ensemble d'acteurs autour d'un projet commun répondant à divers enjeux politiques. J'ai également créé des dispositifs d'intéressement spécifiques, susceptibles d'engendrer l'enrôlement de ces différents acteurs.

- 34 Cela étant dit, la force de ce positionnement multiple a également parfois pu constituer une faiblesse. La dernière partie de l'article portera donc sur les principales limites et apories rencontrées au cours du projet.

## 7. Limites et apories

- 35 Un des principaux freins réside certainement, à ma propre échelle, dans le manque de temps dont j'ai disposé pour accompagner ce projet. L'expérience roquefortaise m'a, en effet, montré que l'élaboration d'un laboratoire culturel et récréatif passe nécessairement par l'attention portée aux relations et interactions sociales, aux individus et aux collectifs en présence, et ce, quotidiennement (Goffman, 1996). Une des principales « qualités » de l'acteur-réseau réside donc en sa capacité à « cultiver » l'âme du projet, apportant ici des outils méthodologiques, facilitant là la communication ou la coordination entre les différents acteurs. Le fait de ne pas pouvoir être entièrement dédiée à la cause (j'occupe, en parallèle, un emploi salarié que j'exerce à 30 km de mon lieu de vie) a par moments constitué une entrave au processus.
- 36 Je pourrais revenir, pour illustrer mon propos, sur la place du groupe des ados du Centre Social dans le cadre du carnaval mythologique du quartier. L'idée était en effet de les inviter, au cours de la seconde édition, à porter le masque de l'Homme Sauvage, ce qui aurait permis de renouer, idéalement et dans une certaine mesure, avec le sens premier des mascarades traditionnelles (le costume du sauvage renvoyant à la dimension initiatique du rite) : il me semblait donc tout à fait intéressant de proposer, à travers le mythe fondateur et l'incarnation carnavalesque de celui-ci dans l'espace public, une sorte d'intronisation des jeunes hommes du quartier par et au sein de la microsociété dont ils dépendent. Mais la proposition n'a pas été suivie, les principaux

concernés trouvant la proposition un peu « décalée » par rapport à leurs propres centres d'intérêt. Les intermédiaires, j'entends par là les animateurs et animatrices du Centre Social, ont préféré ne pas insister face au manque de motivation exprimé, « *au risque de voir leur public s'éloigner du Centre Social* » (propos tenus par un des coordonnateurs lors de la réunion de préparation de l'évènement). Si je reste entièrement persuadée qu'il m'a manqué du temps d'échange avec le groupe d'adolescents, ce qui aurait permis de réaliser une véritable médiation en travaillant avec eux sur le sens profond du rite, favorisant ainsi, peut-être, leur adhésion au projet, je dois dire que la réaction du Centre Social m'a beaucoup donné à réfléchir. Dans quelle mesure peut-on, en effet, encourager l'adhésion à la création de formes d'innovations sociales et culturelles alors même que les acteurs impliqués préfèrent parfois, pour des raisons qui leur sont propres (en l'occurrence ici la potentielle perte d'un public cible) en limiter l'expérimentation ? Comment construire une vision alternative de l'économie, du politique et du développement local si l'on ne remet pas en cause, en les transcendant collectivement, les cadres et conventions qui conditionnent et structurent la vie du quartier ?

- 37 Du côté des écoles, un autre exemple semble renvoyer aux mêmes questionnements : après les avoir accompagnées de près dans le processus de collectage ethnographique durant la première année, j'ai été plus en retrait au cours de l'année suivante, considérant que les enseignants disposaient désormais des outils méthodologiques requis pour mener eux-mêmes les enquêtes avec leurs élèves (mes interventions se sont ainsi essentiellement bornées à l'élaboration de matrices d'entretiens liées aux thématiques choisies par les établissements<sup>16</sup> ainsi qu'à la mise en contact avec certains informateurs). Le résultat est saisissant : aucun entretien à proprement parler n'a été réalisé au cours de la deuxième année scolaire, les équipes n'ayant visiblement pas trouvé le temps. Comment expliquer pareil constat ? L'intérêt pédagogique de la démarche ethnographique doit-il être ici questionné ? La démarche est-elle trop lourde dans sa mise en œuvre, ou trop « novatrice » pour le corps enseignant, habitué aux cadres d'apprentissages plus « traditionnels » ? Pour autant, la motivation exprimée à l'égard d'autres volets du projet ne semblant pas avoir faibli (pour preuve l'implication des équipes dans la préparation et la réalisation de carnaval ou dans le montage d'une exposition collective présentée dans les locaux du Service Culturel de la Ville de Millau en mai 2019), une explication serait donc à trouver dans l'absence du chercheur aux côtés des acteurs au cours du processus d'enquête, ce qui conforte l'hypothèse selon laquelle l'acteur-réseau occupe une place essentielle et déterminante dans la mise en œuvre de ce type d'initiatives.
- 38 Une évaluation plus détaillée devra être prochainement menée auprès de l'ensemble des partenaires afin de mieux comprendre la perception qu'ils peuvent avoir de l'expérience dans ses applications concrètes et dans sa globalité. L'analyse des répercussions engendrées par l'exposition Graines de Malhourtet apportera en ce sens de nouveaux éléments. Le processus poursuit donc son cours, à la fois enrichi par la multiplicité des effets produits et faisant constamment l'objet d'un réajustement négocié entre les différentes parties prenantes.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Agiar, Michel (2000). *Anthropologie du carnaval. La ville, la fête et l'Afrique à Bahia*, Bondy, éditions Parenthèses/IRD, 229 pages
- Akrich, Madeleine, Michel Callon et Bruno Latour (2006). *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, éditions Presses des Mines, 401 pages.
- Bazin, Hugues (2015). « Les figures du tiers espace : contre-espace, tiers paysage, tiers lieu », *Filigrane. Musique, esthétique, sciences, société* [En ligne], <<https://revues.mshparisnord.fr/filigrane/index.php?id=717>>, consulté le 16 décembre 2019.
- Berque, Augustin (2014). *Poétique de la terre, histoire naturelle et histoire humaine*, Paris, éditions Belin.
- Blanc, Nathalie (2012). *Les Nouvelles Esthétiques urbaines*, Paris, Armand Colin, 220 pages.
- Brossat, Alain (2008). *Le grand dégoût culturel*, Paris, Seuil.
- Charpak, Georges (1998). *La main à la pâte : les sciences à l'école primaire*, Paris, Flammarion.
- Corneloup, Jean (2009). Système culturel localisé et gestion des stations touristiques, *Tourisme et société*, p. 122-146, <[https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00579779/file/DA\\_tour\\_par\\_les\\_univers\\_culturels\\_dans\\_la\\_gestion\\_des\\_stations\\_touristiques.pdf](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00579779/file/DA_tour_par_les_univers_culturels_dans_la_gestion_des_stations_touristiques.pdf)>, consulté le 16 décembre 2019.
- Corneloup Jean, 2011. « La forme transmoderne des pratiques récréatives de nature », *Développement durable et territoires*, vol. 2, n° 3, <<http://developpementdurable.revues.org/9107>>.
- Fabre, Daniel (1977). *La fête en Languedoc*, Toulouse, éditions Privat, 265 pages.
- Fersing, Katia (2013). Lorsqu'ethnologie et architecture croisent leur regard dans le cadre d'un projet de d'éco développement territorial. L'exemple de Roquefort-sur-Soulzon, *Le Journal des anthropologues*, n° 134-135, pp. 243-265.
- Gauthard, Nathalie (dir.) (2014). *Fêtes, mascarades et carnivals*, Paris, éditions l'entretemps, 332 pages.
- Goffman, Ervin (1996[1959, trad. fr. 1973]). *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 256 pages.
- Kalaora, Bernard et Chloé Vlassopoulos (2013). *Pour une sociologie de l'environnement*, Ceyzérieu, Champ Vallon.
- Lascoumes, Pierre et Patrick Le Gales (2012). *Sociologie de l'action publique*, Paris, Armand Colin.
- Llena, Claude (2011). L'expérience de Saint-Camille au Québec ou comment dynamiser un territoire par la force de la convivialité et de la réciprocité ?, *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], <<http://vertigo.revues.org/11290>>, consulté le 16 décembre 2019.
- Lussault, Michel (2013). *L'Avènement du Monde. Essai sur l'habitation humaine de la terre*, Paris, Seuil.
- Murovich, Barbara (2017). *Miroirs anthropologiques et changement urbain. Qui participe à la transformation des quartiers populaires ?*, Paris, L'Harmattan, 296 pages.
- Oldenburg, Ray (1989). *The Great Good Place*, New York, Paragon.

Piette, Albert (1996). *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Paris, éditions Métailié, 204 pages.

Rinaudo, Christian (2005). Carnaval de Nice et carnivals indépendants. Les mises en scène festives du spectacle de l'authentique, *Sociologie et sociétés*, vol. 37, n° 1, pp. 55-68.

Thibault, Tellier (2007). *Le temps des HLM, 1945-1975*, Paris, Autrement.

Weber, Florence (1981). Ethnologues à Minot. Quelques questions sur la structure sociale d'un village bourguignon, *Revue française de sociologie*, vol 22, n° 22-2, pp. 247-262.

## NOTES

1. Cette recherche s'inscrit dans la continuité des travaux menés sur les tiers-espace (Bazin, 2015) et les laboratoires sociaux et ruraux (Llena, 2011) comme alternative aux logiques descendantes (*top down*) du développement territorial.
2. Divers témoignages évoquent la Cité Briançon située au bord du Tarn.
3. Entretien réalisé par les élèves de l'école Jean-Henri Fabre le 13 décembre 2017.
4. Entretien réalisé par le groupe ado du Centre Social Causse le 30 décembre 2017.
5. Les statistiques fournies par l'Office Public de l'Habitat montrent que les habitants des logements sociaux occupent leur logement depuis, en moyenne, 22 ans pour les plus anciens, 8 ans pour les plus récents. Rares sont donc celles et ceux qui ont connu l'époque de la construction du quartier.
6. Un panneau artisanal implanté à l'entrée de la rue Paul Claudel arborait d'ailleurs le toponyme.
7. L'école de La Calandreta est une école bilingue occitan/français. Laïque, elle relève du secteur privé associatif et est sous contrat avec l'État. Sa pédagogie s'inspire à la fois de celle de Freinet et de la pédagogie institutionnelle.
8. Pour plus de détails sur cette recherche, voir Fersing 2013.
9. La notion d'« image identifiante » forgée par Marc Augé et reprise par Christian Rinaudo (2005) dans un article consacré au carnaval de Nice et aux carnivals indépendants renvoie aux représentations que les collectivités locales donnent à voir de leur histoire, de leur patrimoine et de leur territoire à travers des discours sur « l'identité locale ».
10. Mémoires orales, littérature orale, transmission orale, carnaval.
11. Il rassemble le Centre Social Causse, les deux écoles du quartier, le bailleur social Millau Grands Causses Habitat et la Mairie de Millau.
12. Ritournelle créée par la Cie La Manivelle, à l'édition 2017 du carnaval du quartier de Malhourtet.
13. Marie-Pascale Malle (conservatrice en chef du patrimoine, conservatrice du Mucem)
14. Chantal et Laurent Macié, de l'Univers Théâtre.
15. Avec l'aide des artistes muralistes Marion Delattre et Christian Meneses.
16. L'une portant sur l'histoire de l'école et l'autre sur le rapport au sauvage dans le quartier.

---

## RÉSUMÉS

Cette recherche propose d'interroger la dynamique des territoires urbains dans leur capacité à développer des formes innovantes de développement et de cohésion sociale au centre desquelles se situe la dimension culturelle. En prenant l'exemple d'une recherche-appliquée menée, depuis septembre 2017, dans le quartier de Malhourtet à Millau (Aveyron, 12), il s'agira d'étudier la manière dont une ethnologue, habitant l'espace considéré, peut participer à l'élaboration et la mise en place d'un projet culturel localisé autour des mémoires orales. Nous verrons dans quelle mesure l'approche pragmatique et impliquée de l'ethnologie permet alors d'envisager autrement la façon de penser mais aussi d'appréhender la vie culturelle, politique et sociale d'un lieu dans le temps présent. Le concept des laboratoires culturels et récréatifs décrit par le sociologue Jean Corneloup servira de cadre à la réflexion.

This research aims to question the dynamics of urban territories in their ability to develop innovative forms of development and social cohesion at the centre of which is the cultural dimension. Using the example of applied research carried out since September 2017 in the Malhourtet district of Millau (Aveyron, 12, France), the objective is to study how an ethnologist living in the area concerned can participate in the development and implementation of a cultural project based on oral memories. Findings highlight the extent of the pragmatic and involved approach of ethnology, making possible to consider the way of thinking differently but also to apprehend the cultural, political and social life of a living place nowadays. The concept of cultural and recreational laboratories as described by the French sociologist Jean Corneloup will serve as a framework for reflection.

## INDEX

**Keywords** : oral memories, social relationship, recreational laboratories, neighbourhood, public sphere, imaginaries

**Mots-clés** : mémoires orales, lien social, laboratoire récréatif, quartier, espace public, imaginaires

## AUTEUR

**KATIA FERSING**

Ethnologue, chercheure associée UMR Paloc-MNHN, [katia.fersing@gmail.com](mailto:katia.fersing@gmail.com)